

Première partie

1

En cette nuit d'octobre, les champs sont déjà recouverts de givre. Surtout à l'ouest de Fox Hill, où les pâturages scintillent comme des étoiles. La pénombre commence à s'installer dès 16 h 30 et, bien que les feuilles hésitent entre l'écarlate et l'or, dans le noir, on ne distingue plus que des ombres grises aux contours pourpres. C'est une période où il vaut mieux éviter les bois, si l'on en croit les garçons d'ici. Même les plus courageux n'oseraient pas s'aventurer hors de High Road lorsqu'ils reviennent de l'entraînement de foot qui a lieu sur le terrain de sport des pompiers ; et ceux qui sont assez âgés pour voler un baiser à leur petite amie au bord des eaux troubles du lac de l'Olivier rentrent ensuite chez eux sans se retourner. Certains font même le trajet en courant. Il est facile de se perdre, par ici. Si l'on prend quelques mauvais tournants, on peut se retrouver dans les marécages. Or, une fois là-bas, un homme peut errer à jamais parmi les vairons et les roseaux, son âme cherchant encore son

chemin longtemps après que ses os ont été découverts et enterrés au sommet de la colline où poussent des airelles.

Toute personne étrangère à la ville serait tentée de se moquer des jeunes gens qui croient à de telles fables, voire de les considérer comme des imbéciles. Et, pourtant, certains hommes ayant vécu à Jenkintown toute leur vie et qui craignent peu de choses en ce monde ne traverseraient en aucun cas la colline à la nuit tombée. Même les pompiers de la caserne située sur Main Street, de courageux volontaires décorés à deux reprises par le gouverneur pour acte d'héroïsme, sont toujours soulagés de constater que la sirène annonce un incendie à Richdale ou dans Newbury ; n'importe où plutôt que sur la colline.

Le fondateur de la ville, Aaron Jenkins, un garçon de dix-sept ans originaire de Warwick, en Angleterre, avait été le premier à comprendre que certains endroits, par ici, étaient maudits. Jenkins avait construit sa maison dans les marécages en 1663. Une nuit d'octobre, alors que la neige recouvrait toute la contrée, il rêva que, s'il ne fuyait pas immédiatement, il serait à son tour prisonnier des glaces. Il abandonna le peu qu'il possédait et dévala la colline en dépit d'un terrible orage et du tonnerre qui retentissait juste au-dessus de sa tête, déversant des grêlons gros comme des pommes. Dans son journal intime, exposé dans la salle de lecture de la bibliothèque, Aaron raconte qu'un millier de renards

le suivirent. Il ne s'arrêta que lorsqu'il atteignit ce qui est maintenant la place centrale. Il y construisit une nouvelle maison, une jolie bâtisse d'une pièce où les touristes de New York et de Boston peuvent aujourd'hui trouver des informations sur la ville et la région.

Les renards qui avaient poursuivi Aaron Jenkins ont tous disparu. Cependant, les plus vieux habitants du village se souviennent encore des jours où ils peuplaient les bois. On les voyait s'introduire dans les poulaillers ou guetter les poissons-chats près du lac de l'Olivier. Certains affirment même qu'à chaque fois qu'un chien était abandonné, les renards l'adoptaient. De leur union serait née une race d'étranges chiens rouges au pelage dru. Et, en effet, il y eut autrefois de nombreux chiens errants dans la région, à l'époque où les fermes bordaient la route 22 et où tant de vergers entouraient le village que, certains après-midi, l'air embaumait la tarte aux fruits.

Il y a vingt-cinq ans encore, des centaines de renards peuplaient les bois. Ils se rassemblaient et donnaient de la voix, tous les soirs au crépuscule, à une heure tellement précise que les villageois pouvaient s'y fier pour régler leur montre. Puis, lors d'une saison terrible, l'interdiction de chasser fut levée et les gens furent pris de folie. Ils tiraient sur tout ce qui bougeait. La plupart d'entre eux regrettent encore ce qui s'est passé. Sincèrement. Aujourd'hui, dans la région, les lapins sont si téméraires qu'on peut les voir assis

sur les marches de la bibliothèque, en pleine journée. On les surprend dans les jardins, en train de se régaler des plus belles salades et des haricots les plus fins. On les aperçoit sur le parking, derrière la quincaillerie, aussi bien installés qu'on peut l'être par un chaud après-midi grâce à l'ombre que projettent les voitures. Ils sont une nuisance, c'est indéniable, et même les charitables dames du comité de la bibliothèque se surprennent à user de poison de temps à autre.

Il y a tant de lapins le long de la route qui mène à Fox Hill que les conducteurs les plus prudents risquent d'en écraser. Voilà une raison supplémentaire d'éviter la colline. March Murray, qui a grandi ici, pense aussi qu'il vaut mieux s'en tenir éloigné et c'est exactement ce qu'elle a fait pendant dix-neuf ans. Elle a vécu en Californie, où la lumière est si chaude et si vive qu'on en oublierait presque qu'il existe d'autres endroits sur terre ; ces bois, par exemple, où l'on peut facilement confondre le jour et la nuit lors des après-midi d'octobre quand la pluie tombe si dru qu'aucun oiseau ne peut s'envoler. C'est par une telle journée, au ciel couleur de pierre et à la pluie froide et mordante, que March rentre au pays et, bien que ce retour n'ait pas fait partie de ses projets, elle est là de son plein gré.

Le simple fait de revenir, cependant, ne signifie pas pour autant qu'elle redevient une fille de la région. Elle ne connaît plus comme autrefois

le nom de tous les commerçants. March a certainement oublié ce que la pluie peut produire sur une route non pavée. Elle a parcouru ce chemin à pied tous les jours de son enfance, mais les nids-de-poule sont bien plus profonds que dans son souvenir et, quand elle roule sur des branches arrachées par la tempête, cela fait un bruit horrible, comme si l'on écrasait des os, comme un cœur qui se brise. La voiture de location commence à peiner ; elle se traîne dans la montée et tousse à chaque fois qu'elle doit franchir une flaque un peu profonde.

— On va se retrouver coincées, annonce Gwen, la fille de March, en parfait oiseau de mauvais augure.

— Je te dis que non, répète March.

Si March ne s'était pas entêtée, c'est peut-être elle qui aurait eu raison. Mais elle écrase l'accélérateur, pressée, comme toujours, et aussitôt la voiture fait une embardée avant de terminer sa course dans une ornière.

Gwen émet un gémissement. Elles sont enlisées jusqu'aux enjoliveurs dans une eau boueuse, à des kilomètres de toute vie.

— Je ne peux pas croire que tu aies fait ça ! dit-elle à sa mère.

Gwen a quinze ans et a récemment coupé et teint en noir ses cheveux. Elle est encore jolie malgré ce sabotage. Sa voix se double d'intonations rauques dues aux cigarettes qu'elle fume en secret.

— Maintenant, nous ne sortirons jamais d'ici.

March a les nerfs à vif. Elles ont voyagé depuis l'aube, de San Francisco à Logan, puis de Boston dans cette voiture de location. Leur dernier arrêt – à l'entreprise de pompes funèbres pour mettre au point la cérémonie – a eu raison d'elle. Quand March aperçoit son reflet dans le rétroviseur, elle fronce les sourcils. C'est pire que d'habitude. Elle n'a jamais eu beaucoup d'estime pour ce que les autres considèrent comme ses traits les plus marquants : sa bouche pulpeuse, ses yeux sombres, son épaisse chevelure qu'elle teint depuis des années pour cacher les fils blancs apparus très tôt. Tout ce que voit March, lorsqu'elle regarde son reflet, c'est qu'elle est pâle et crispée et qu'elle a dix-neuf ans de plus que lorsqu'elle est partie.

— Nous allons nous en tirer, dit-elle à sa fille. Sois tranquille.

Mais, lorsqu'elle tourne la clé, le moteur grogne puis s'éteint.

— Je te l'avais bien dit, marmonne Gwen.

Sans les essuie-glaces, il est impossible de distinguer quoi que ce soit. La pluie ressemble à la musique d'une planète lointaine. March repose sa tête contre l'appuie-tête et ferme les yeux. Elle n'a pas besoin de voir pour savoir que juste à sa gauche se trouvent les champs de Guardian Farm et les murets de pierre qu'elle parcourait autrefois en funambule, bras écartés, prête à tout. Elle croyait vraiment qu'elle tenait son destin dans la

paume de sa main, comme si ce n'était rien d'autre qu'une bille verte ou qu'un œuf de rouge-gorge, un colifichet que n'importe qui pourrait ramasser et garder. Elle croyait alors qu'on finissait par avoir tout ce qu'on désirait et que le destin était une force qui marchait pour et non contre vous.

March essaie à nouveau de démarrer.

— Allez ma vieille, grogne-t-elle.

Cette route n'est pas un endroit où elle a envie de se retrouver coincée. Elle connaît trop bien le voisin immédiat et elle n'a pas prévu de frapper à sa porte. Elle fait une dernière tentative désespérée et réussit enfin à lancer le moteur.

Gwen jette les bras autour du cou de sa mère et, pour le moment, elles oublient toutes les deux leur querelle et la raison pour laquelle March a tenu à entraîner Gwen avec elle, au lieu de la laisser à la maison avec Richard. Ainsi, une mère ne fait pas confiance à sa fille. Et alors ? Est-ce un crime ? Pièce à conviction A : des pilules contraceptives trouvées au fond du sac à dos de Gwen, enfouies entre des mouchoirs en papier et une barre chocolatée. Pièce à conviction B : du shit et du papier à cigarettes oubliés dans le tiroir de sa table de nuit. Et C, bien sûr, la preuve la plus flagrante de toutes : cet air rêveur sur le visage d'une fille de quinze ans. C pour « cause » et « conséquence », C pour « crises de larmes », « colères injustifiées », « comportement glacial » à l'égard de sa mère en toute circonstance. Comment Gwen pourrait-elle

deviner que March connaît cet âge par cœur, qu'elle sait, par exemple, que ce qui paraît alors urgent et inévitable peut vous poursuivre longtemps si vous avez la mauvaise idée de fuir.

— Plus vite on sortira d'ici, mieux ce sera, dit Gwen à sa mère.

Elle meurt d'envie d'une cigarette mais il lui faudra se contrôler encore. Ce qui n'est pas son fort.

March appuie sur l'accélérateur mais les roues s'enfoncent de plus en plus profond dans la boue. Il n'y a plus aucun espoir d'avancer. Elles n'iront nulle part sans l'aide d'une dépanneuse.

— Saloperie ! lance March.

Gwen n'aime pas le ton de sa mère. Elle n'aime pas cette situation. Il est facile de comprendre pourquoi les touristes ne viennent pas nombreux jusqu'ici et pourquoi les cartes offertes par l'office du tourisme sont jaunies par le temps. Dans ces bois, l'automne fait sortir les fantômes. On peut ne pas les voir, ne pas les entendre, mais ils sont tout de même avec vous. Vous le sentez quand votre cœur se met à battre trop vite. Vous le sentez lorsque vous regardez derrière vous et que le fait de ne voir personne ne vous convainc pas qu'il n'y a personne.

March éteint les phares. Pas un lampadaire, par ici, sur des kilomètres. Si elle ne connaissait pas le chemin, elles seraient perdues. Mais, bien sûr, la mère de Gwen sait où elle va. Elle a grandi ici. Elle *doit* savoir.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? demande Gwen.

March retire la clé de contact.

— Maintenant, on marche.

— À travers le bois ? gémit Gwen, dont la voix brumeuse se brise.

Ne prêtant aucune attention à sa fille, March sort de la voiture et se retrouve dans l'eau jusqu'aux genoux. Pataugeant dans la flaque, elle va jusqu'au coffre pour prendre sa valise et le sac à dos de Gwen. Elle avait oublié à quel point l'air d'octobre est froid et poisseux. Elle avait oublié à quel point la véritable obscurité peut être perturbante. Il est impossible de voir à plus de trente centimètres et la pluie est de celles qui vous frappent, comme si vous aviez été une méchante fille et que vous n'aviez pas encore été suffisamment punie.

— Je ne traverse pas ça, crie Gwen qui est à son tour sortie de la voiture mais ne peut se résoudre à s'en éloigner. Le mascara qu'elle avait appliqué avec tant de soin en attendant sa mère aux pompes funèbres trace maintenant deux longs sillons noirs le long de ses joues.

March n'a pas l'intention de discuter ; elle sait que cela ne marche pas, que la logique pure ne l'a jamais convaincue de quoi que ce soit lorsqu'elle avait l'âge de Gwen. Les gens ont essayé de lui dire de bien se tenir, de prendre son temps et de réfléchir à deux fois, mais aucune de leurs paroles ne l'a jamais atteinte.